

*Études scientifiques. A renoncé à une carrière de savant fou pour entrer dans le monde merveilleux des sociétés de service en informatique. Parisien émigré dans le Sud-Est, tente de s'intégrer et de s'adapter aux coutumes locales mais n'a pas encore troqué son vélo pour un gros 4x4. Persuadé d'être un écrivain de science-fiction. Il l'est sans doute dans un monde parallèle et tente de le devenir également dans celui-ci. Après plus d'un demi-siècle dans cette ligne temporelle, il cherche à se donner les moyens et le temps d'écrire. A commencé (il serait temps) à obtenir quelques publications, dont deux dans des anthologies désormais « collectors », Contes du XXI<sup>e</sup> siècle (17 rue des Arts) et Noël d'hier et de demain (éditions Argemios). Sans oublier le premier tome de Dimension Merveilleux scientifique. Son blog : <http://alarozblog.wordpress.com>.*

## **Alain Rozenbaum : *Les autres vies de Joseph-Henri***

### *1. L'alternante*

Contemplant les vagues figées sur la plaque photographique, Joseph-Henri se demandait si la lumière ne pouvait tout de même pas être constituée de corpuscules. Cette hypothèse, que la science avait abandonnée au profit du modèle ondulatoire, avait aussi ses avantages. Et l'on pourrait retrouver les franges de la figure d'interférence consécutive au passage à travers les deux fentes : il suffirait d'une fonction qui représenterait une onde dont les crêtes et les creux seraient les valeurs de probabilité de présence d'un grain de lumière...

Joseph-Henri se sentit pris de vertige : son hypothèse, il le sentait, était de nature à bouleverser la physique.

C'est alors que la foudre frappa. La foudre, avec un ciel aussi limpide ? Non, c'était impossible. Et puis, l'éclair semblait plutôt être venu de l'intérieur, comme si l'on avait fait usage de ce procédé à base de combustion de magnésium qu'utilisent parfois les photographes. Joseph-Henri se retourna et son cœur fit un bond : un homme était debout face à lui. Son accoutrement évoquait un peu la tenue d'un astronaute, et son appareil ressemblait plus à un immense parapluie qu'à une chambre noire. Mais ce qui étonnait surtout Joseph-Henri, c'était que le visage de l'inconnu lui parût si étrangement familier. Et pour une bonne raison : c'était le même que le sien !

« Qui êtes-vous ? »

Lâchant son appareil, qui par un mécanisme inconnu resta debout en équilibre, sans toucher le sol, le sosie s'avança, main tendue.

« Je m'appelle Joseph-Henri Boex, tout comme vous. »

Pendant qu'ils se serraient la main il répondit à la question que son alter-ego n'avait pas formulée :

« Eh oui, je suis né moi aussi à Bruxelles en 1856. Et comme vous avez pu le constater de visu, je suis alternante. »

— Alternante ?

— C'est ainsi que j'ai baptisé celui qui navigue entre des réalités alternatives. C'est-à-dire moi-même, car je suis le seul à le faire. Le seul être humain. Enfin, pour l'instant...

— Et cet appareil...

— ...est mon alternium, qui me permet de voyager d'un monde à l'autre.

— Vous en êtes l'inventeur ? »

L'alternante se mit à rire :

« Inventeur, moi ? Oh non ! Mis à part quelques néologismes... En tout cas je serais bien incapable de concevoir une telle machine. Aussi je l'ai volée, tout simplement. Je vous raconterai cela plus tard. Pour le moment nous avons une tâche plus urgente à accomplir. »

— Laquelle ?

— Sauver le monde.

— Lequel ?

— Bonne question. Vous le saurez si vous acceptez de me suivre. »

Ce fut au tour du physicien d'éclater de rire.

« Vous suivre là-dedans ? C'est une plaisanterie ! Confier ma vie à ce parasol magique, dont on ne connaît en aucune manière le mécanisme ? Il n'en est pas question. Et pour aller où ?

— La question n'est pas "où", mais "qui".

— Qui ?

— Oui, qui. C'est ainsi que je suis venu ici : en pensant à vous.

— Vous me connaissiez ?

— Non ; quoique d'une certaine façon oui, puisque vous êtes moi, enfin... un autre moi. Nous sommes des doubles, issus de deux branches d'une alternative. Alors pour vous rejoindre j'ai pensé à ce que j'aurais pu devenir si les circonstances avaient été différentes et que j'eusse pu réaliser l'un de mes rêves : celui de devenir un grand savant. Mais la guerre... Enfin, je vous raconterai cela plus tard. Pour le moment, je vais tenter de vous faire partager les connaissances que j'ai pu acquérir lors du maniement de cet appareil incroyable ; vous les comprendrez sûrement mieux que moi. »

L'alternateur se lança dans une explication du fonctionnement de la machine, dont le principe mêlait selon lui technique et psychologie. Il ne s'agissait pas d'un simple déplacement dans l'espace (bien qu'il pût arriver parfois que l'on se retrouvât en un lieu différent), mais plutôt d'une modification de la perception de la réalité ; un décalage dans la captation de l'environnement par le cerveau et les organes des sens.

Le physicien semblait de plus en plus intrigué.

« Intéressant, lâcha-t-il en se grattant la barbe. Il se pourrait qu'il y ait un lien avec mes travaux, et que cet engin me permette de tester mes hypothèses les plus audacieuses sur le rôle de l'expérimentateur par rapport au phénomène mesuré... »

Affichant le sourire satisfait de celui qui voit les événements se dérouler comme il l'avait souhaité, l'alternateur se replaça sous sa coupole parabolique et fit signe à son double de le rejoindre.

« Maintenant, imaginez qu'au lieu de devenir physicien vous fussiez devenu archéologue. »

Contemplant les magnifiques statues assyriennes de taureaux androcéphales ailés, dont le regard serein l'avait toujours fasciné, Joseph-Henri songeait à tout ce que l'humanité avait reçu en héritage de cette grande civilisation. Pourtant, que restait-il aujourd'hui de la splendeur passée de Ninive ?

Un éclat de lumière intense, se reflétant dans les vitrines, interrompit sa méditation. Ébloui, Joseph-Henri distingua deux silhouettes, de même stature que lui, tenant une espèce d'ombrelle géante.

« Messieurs, annonça-t-il du ton le plus impérieux qu'il pût produire malgré la surprise, le musée est fermé, les visites sont terminées. Vous devez regagner la sortie.

— Nous ne comptons pas rester, répondit l'un des intrus. Mais d'abord, permettez-nous de nous présenter et de vous exposer le but de notre visite. »

Les deux individus ne se distinguaient que par leurs tenues. Leurs visages étaient identiques, et Joseph-Henri se rendit compte que le sien ne devait en différer que par l'expression de stupeur qu'il sentait se dessiner sur ses traits.

« Joseph-Henri Boex, alternateur. Et voici Joseph-Henri Boex, physicien. Vous êtes Joseph-Henri Boex archéologue je présume ?

— On ne peut rien vous cacher, laissa échapper ce dernier en serrant les mains qu'on lui tendait. Que puis-je faire pour vous ?

— Nous aider à sauver l'humanité. Nous allons former une équipe pour combattre...

— Hé, attendez ! s'écria le physicien. J'ai du travail qui m'attend : une nouvelle théorie scientifique à bâtir. Sans parler de ma famille... »

L'alternateur s'était mis à marcher dans les allées du musée, montrant par de grands gestes les collections qui les environnaient. Le plafond voûté faisait résonner sa voix.

« Vous voyez ces vestiges de civilisations éteintes ? Le monde d'où je viens est sur le point de connaître un sort bien pire : nous risquons la disparition pure et simple. Et vous pourriez un jour, dans vos mondes respectifs, subir la même calamité. Être anéantis, exterminés jusqu'au dernier, par un ennemi

implacable.

— Mais de qui parlez-vous ? » demandèrent en même temps les deux autres Joseph-Henri. L'alternaute les rejoignit. Son regard avait changé : il exprimait un mélange de crainte et de colère, mais par-dessus tout une farouche détermination.

« D'êtres qui ne sont pas comme nous. Ils ont des formes coniques ou cylindriques, se déplacent sans toucher le sol, et tuent tous ceux qu'ils trouvent sur leur chemin, hommes ou bêtes. C'est ainsi qu'ils étendent leur territoire. Mais ce n'est pas tout : tôt ou tard, le monde entier finit par être trop petit pour eux. Alors ils partent en conquérir un autre. Car ils ont une capacité innée pour se projeter dans des mondes alternatifs. Capacité qu'ils ont renforcée par leur technologie. Or il se trouve que suite à un concours de circonstances particulièrement favorable j'ai pu leur subtiliser l'appareil avec lequel...

— La période d'Uruk ! »

L'archéologue courait vers une porte en leur faisant signe :

« Par ici, suivez le guide ! »

Les trois Joseph-Henri s'arrêtèrent devant une vitrine que l'archéologue ouvrit avec une clé pour en sortir quelque chose qui ressemblait à une grosse pierre bizarre ou à un bloc tordu de terre durcie mélangée à du métal. Soulevant comme un trophée cet objet informe, il s'écria :

« Un reste de Xipéhuz. Nous les avons vaincus dans un lointain passé. Nous les vaincrons à nouveau ! »

Joseph-Henri était occupé à passer à l'acide une section de météorite ferreuse afin d'en faire ressortir la structure lorsqu'un éclair lui fit relever la tête. « Je ne savais pas que j'avais trois frères jumeaux », pensa-t-il en clignant des yeux.

« Que diriez-vous d'étudier plutôt ceci ? lui proposa l'un des arrivants en lui tendant l'objet qu'il tenait à la main.

— Oui, renchérit l'un de ses compagnons. Nous aimerions avoir l'avis d'un géologue sur la structure interne de ces êtres inorganiques ennemis de l'humanité. Il nous faut mettre au point une nouvelle arme...

— ... que vous allez nous aider à inventer, compléta le troisième. »

Après quelques explications complémentaires, le géologue prit l'étrange objet et déclara :

« Eh bien Messieurs, ce sera une première : la dissection d'un cadavre minéral. J'ai hâte de voir cela ! »

Les quatre Joseph-Henri tombèrent d'accord sur la nécessité d'enrichir leur équipe d'un chimiste. Celui-ci, après quelques réticences, se laissa convaincre sans grande difficulté. Comme ses prédécesseurs, il sentait d'instinct qu'il pouvait faire confiance à ses alter-ego comme à lui-même. Il mit donc fin à une synthèse organique en cours, éteignit son bec Bunsen, nettoya et rangea ses éprouvettes.

« Partir pour un autre monde et sauver l'humanité ? Ça tombe bien, je n'avais rien prévu pour ce soir ».

Mais l'alternaute hésitait. Il pensait son appareil capable de transporter encore un passager. Un spécialiste des différentes formes de vie leur serait utile, mais valait-il mieux choisir un biologiste ou un botaniste ? Pour le géologue, les deux étaient nécessaires, bien que les Xipéhuz ne fussent ni des animaux ni des végétaux. Le physicien était d'avis, au contraire, qu'avoir recruté un chimiste organique suffisait pour que l'équipe fût au complet. Ce dernier avait une préférence pour un botaniste, tandis que l'archéologue votait pour le biologiste.

La discussion risquait de s'éterniser. « Allons-y pour un biologiste », trancha quelqu'un. Et l'appareil fut mis en marche alors qu'une ou deux autres propositions étaient émises.

L'homme qu'ils observaient était assis dans un fauteuil, indifférent à l'irruption de cinq individus identiques. Ses yeux mobiles semblaient suivre un oiseau imaginaire volant au beau milieu de son salon. Il n'était pas comme eux ! Que s'était-il passé ? Avaient-ils déréglé l'alternium en pensant à plusieurs « destinations » différentes ?

En l'examinant de plus près, les Joseph-Henri constatèrent que ce curieux personnage leur

ressemblait, ne se différenciant d'eux que par une stature plus élancée et des nuances de tons violets sur la peau. Sans parler de son regard étrange...

Soudain ils sentirent un courant d'air sur leurs visages et fixèrent le fauteuil d'un air ahuri : l'homme n'y était plus ! Il se tenait debout un peu plus loin et leur parlait, mais ses phrases étaient éjectées de sa bouche à une telle vitesse qu'on ne pouvait distinguer le moindre mot. Il se reprit, avec un terrible effort pour ralentir ses paroles :

« Veuillez me pardonner, j'étais ailleurs... »

Le Joseph-Henri singulier (car c'était bien un Joseph-Henri Boex, malgré les apparences) leur expliqua qu'il avait l'habitude de voir toutes sortes de créatures, « dans ce monde et dans l'autre », mais qu'il était un peu surpris qu'il existât des doubles de lui-même, et surtout, que ces doubles fussent aussi normaux...

Après les explications d'usage, il fut admis que la rapidité extrême dont faisait preuve ce Joseph-Henri pouvait être utile à l'équipe, si toutefois il acceptait de la rejoindre, ce qu'il fit sans hésiter.

« Où allons-nous ? demanda le physicien. Pardon, je voulais dire : chez qui allons-nous ?

— Chez le commandant. Laissez-moi faire, ne pensez à rien, je connais le chemin. »

## *2. La bataille du fort de Rosny*

Lorsque la lumière aveuglante se fut dissipée et que leurs six paires d'yeux se furent acclimatées à la semi-obscurité, les Joseph-Henri distinguèrent les murs épais d'une forteresse. Détachant son regard soucieux des cartes d'état-major dans lesquelles il était plongé, un officier les accueillit. Son visage, identique aux leurs, se détendit :

« Joseph-Henri ! Vous ne m'aviez donc pas menti ; vous avez tenu parole !

— Bien sûr Joseph-Henri, répondit l'alternateur. Comment aurais-je pu nous trahir ?

— C'est une sacrée troupe d'élite que vous nous avez amenée ! Messieurs, loin de moi l'idée de vouloir vous pressurer, mais je dois vous dire que tous nos espoirs reposent sur vous. Le sort de l'humanité est entre vos mains. Mais je manque à tous mes devoirs... Installez-vous ici, autour de cette table. Vous devez avoir faim. Les voyages, ça creuse. »

Un soldat vint leur servir un repas frugal, les dévisageant à la dérobée, essayant tant bien que mal de dissimuler sa stupéfaction.

« Messieurs, clama l'officier, il est temps pour moi de me présenter : Joseph-Henri Boex, commandant du fort de Rosny.

— Un Belge officier supérieur dans l'armée française ? s'étonna le chimiste en riant.

— Oh ! Vous savez, Français, Belges... Nous sommes Européens, et face à de tels barbares nous devons nous unir. À présent je dirige l'un des derniers ouvrages qui protègent encore Paris contre ces maudits envahisseurs coniques sortis d'on ne sait où. Et si Paris tombe, la France tombe. Ensuite viendra le tour des autres nations, et de proche en proche, de toute l'humanité. Je ne vous cache pas que la situation est critique, pour ne pas dire désespérée. Je ne garantis pas de pouvoir tenir ce fort encore longtemps...

— Pourtant, fit remarquer l'archéologue, il semble régner ici une sorte de tranquillité...

— Ils n'attaquent pas de nuit. Profitez-en bien ! Et bon appétit à tous ; nous allons faire connaissance tout en reprenant des forces dont nous aurons bien besoin. »

Le dîner ne fut pas copieux mais riche en discussions.

L'alternateur parla de ses lectures de jeunesse, du temps où il dévorait les histoires d'explorateurs, balançant entre le désir d'en devenir un lui-même et l'envie d'être écrivain pour faire rêver à son tour ses lecteurs. Il aimait les découvertes, quelles qu'elles fussent, aussi avait-il choisi l'étude des sciences naturelles qui auraient pu le conduire à une vie consacrée aux expéditions scientifiques. Mais la guerre en avait décidé autrement. « J'aurais tout de même réalisé mon rêve d'être explorateur, avait-il philosophé, quoique dans des circonstances que je n'eusse pas souhaitées... »

Le physicien, sans fausse modestie, se voyait bientôt l'auteur de découvertes majeures. À l'écouter

parler de « quanta d'énergie et de matière », de « distributions de probabilités » et autres « fonctions d'ondes », ce n'était rien moins qu'une nouvelle physique, révolutionnaire au point de ne plus être déterministe, qui allait surgir de sa théorie ! « Enfin, au cas où nous parviendrions à retourner chez nous », avait-il prudemment ajouté.

L'archéologue avait fait partager sa passion pour la Grèce antique et la Mésopotamie, berceaux de la civilisation. Il s'intéressait aussi à la préhistoire et avait même avoué un projet de roman sur le thème de la maîtrise du feu...

L'austérité de l'étude des minéraux, selon le géologue, était compensée par les magnifiques visions qui s'offraient à lui lorsqu'il parcourait les montagnes à la recherche de roches ou de météorites. « Et puis, fit-il remarquer, le règne minéral n'est pas inférieur au nôtre. Ce que je vais dire va vous paraître incongru dans la situation où nous sommes, mais moi aussi j'ai en tête un sujet de roman, dans lequel les forces géologiques mettraient fin au règne de l'homme sur Terre... »

Le chimiste évoqua les longues heures qu'il passait enfermé dans son laboratoire à se livrer à des expériences dignes d'un alchimiste. Sa pierre philosophale, c'était le mystère de l'apparition de la vie, qu'il espérait percer par ses recherches sur la formation des molécules organiques, des protéines et des enzymes.

Quant au Joseph-Henri singulier, il semblait ailleurs, perdu dans ses rêves... Ou dans une autre réalité.

La nuit fut courte. Dès l'aube, les canons tonnèrent. Les sept Joseph-Henri se retrouvèrent sur les remparts où le commandant, depuis le bastion sud-est, dirigeait les opérations. Tendait le bras vers la frange pourpre colorant le bas du ciel, il cria :

« Voici l'ennemi ! »

Dans la lueur incertaine, ils virent des formes se détacher en contre-jour tandis que les canons, dans un bruit d'enfer, crachaient si fort leurs projectiles qu'on eût dit que leur cible était le soleil levant. Soudain le géologue, qui observait la scène au moyen d'une longue-vue prêtée par un sous-officier, s'exclama :

« Bien visé, en plein dans le mille ! Un de moins !

— Attendez, conseilla le commandant, et observez. »

En effet le géologue ne tarda pas à déchanter :

« Il se relève ! C'est impossible ! »

La longue-vue passa de main en main.

« Quelle sorte d'obus employez-vous ? » s'enquit le physicien.

Le commandant soupira.

« Nous avons tout essayé : obus explosifs, obus de rupture, obus incendiaires, obus torpilles... Dans tous les cas il en faut plusieurs, tirés à courte distance de préférence, pour réussir à égratigner leurs armures.

— Ils portent des armures ? intervint le chimiste.

— Oui. Pas comme celles de nos chevaliers du Moyen-Âge. Des armures en argine. C'est le nom que nous avons donné à cette matière inconnue, légère mais d'une solidité extraordinaire. Je vous en montrerai un échantillon, parmi les morceaux que notre acharnement a fini par leur arracher, afin que vous puissiez l'analyser. »

Appuyé contre un mur du bastion, l'archéologue murmura :

« Ils ne sont plus comme dans le livre de Bakhoûn. Ils ont développé des techniques différentes des nôtres car adaptées à leurs capacités : un appareil pour augmenter leur aptitude à se transférer d'un monde à l'autre, une armure pour renforcer leur résistance naturelle déjà étonnante, et je me demande si leur fameux rayon...

— Attention ! hurla le commandant. »

Les Joseph-Henri, imitant le réflexe des soldats autour d'eux, se baissèrent tandis qu'un pan de mur, après s'être soudainement illuminé, s'écroulait en une grêle de blocs pierreux.

« Un rayon énergétique d'une puissance remarquable », admira le physicien en époussetant sa veste

maculée de gravats.

« Bien, fit le commandant, je crois que vous avez eu ce matin un bon aperçu du problème auquel nous faisons face. Il ne vous reste qu'à trouver la solution. »

Ils essayèrent. De toutes leurs forces. Sans relâche, ils étudiaient l'éclat d'armure en leur possession et lui faisaient subir toutes sortes d'épreuves, mais ni le métal le plus dur, ni les explosifs ni l'acide ne venaient à bout de son incroyable résistance. Ils s'acharnaient à comprendre le principe de la vie minérale en analysant leur morceau de Xipéhuz mais là encore échouaient à trouver un angle d'attaque : pas d'organe vital, pas de circulation sanguine, pas de système respiratoire apparent...

Le temps passait, et chaque attaque voyait le nombre d'ennemis augmenter. D'après l'alternaute, les Xipéhuz recevaient périodiquement des renforts, mais en faible quantité car ils ne disposaient sans doute que de peu d'exemplaires de l'alternium, et ils attendaient d'avoir le contingent suffisant pour lancer l'attaque finale. Le commandant partageait cette opinion, et pensait que le moment fatidique n'allait plus tarder.

En attendant, les Joseph-Henri conçurent et firent fabriquer de nouveaux obus. Plus rapides, plus pénétrants grâce à leur rigidité accrue et leur forme allongée, remplis d'explosifs plus puissants... Ils furent testés sans succès. Rien n'indiquait qu'on pût vaincre l'ennemi par les procédés de l'artillerie classique, fussent-ils améliorés. Il fallait sans doute recourir à autre chose que la force brute de la poudre et du fer. Autre chose, mais quoi ? Malgré leurs efforts, les Joseph-Henri ne parvenaient pas à trouver une idée qui pût les mettre sur la voie.

L'alternaute exprima leur désarroi :

« Lorsque j'ai réussi à faire fonctionner l'alternium et à venir ici pour la première fois, j'ai eu l'imprudence de promettre au commandant de lui amener les plus brillantes intelligences de tous les mondes, ayant fait le pari un peu présomptueux qu'elles pouvaient se trouver parmi nos doubles, à lui et moi. Notez que je ne vous fais aucun reproche, mais force est de constater que nos chances de réussite s'amointrissent de jour en jour. C'est dommage. Moi qui nourrissais l'espoir de retourner dans mon monde avec une arme capable d'y sauver ce qu'il reste encore à sauver... Je crains fort que ce monde-ci finisse comme le mien. Et les vôtres suivront. »

C'est alors que le Joseph-Henri singulier sortit de sa léthargie et murmura quelque chose. Après qu'il eût répété plus lentement, on comprit qu'il était parvenu à obtenir des informations de la part de créatures extraordinaires flottant dans l'éther, avec lesquelles il avait trouvé le moyen de communiquer.

« La vie l'emporte, psalmodiait-il. La vie est plus forte que tout.

— Certes, j'entends bien, répondit le chimiste. Nous savons que la vie peut être non seulement animale ou végétale, mais aussi minérale...

— ... comme nous le démontrent nos ennemis, compléta le géologue. Mais cela ne nous dit pas...

— ... comment rendre notre artillerie plus forte, termina le physicien. À moins que... »

Les scientifiques se regardèrent, bouches ouvertes et yeux écarquillés.

« Ah ! Ça, c'est une idée ! s'exclamèrent-ils tous en même temps.

— Et quelle est cette idée, si ce n'est pas indiscret ? » questionna le commandant.

Le physicien se fit le porte-parole de l'équipe :

« Jusqu'à présent nous avons amélioré la forme et la composition de l'obus, pour le rendre plus percutant, plus transperçant. En parallèle, nous avons cherché à mettre au point des produits encore plus corrosifs que tous les acides connus ; des explosifs plus puissants que la poudre... Mais la force, la dureté ne sont rien face aux pouvoirs étonnants de la vie ! La vie qui sait s'organiser, s'adapter, produire sa propre énergie... Non, ce qu'il nous faut, ce n'est pas un nouveau matériau plus dur et plus destructeur, mais plutôt...

— ... une nouvelle forme de vie ! continua le chimiste.

— Un projectile qui serait constitué de métal vivant, proposa le géologue. Un obus vivant.

— Est-ce possible ? » demanda l'archéologue en regardant le Joseph-Henri singulier.

Ce dernier ne répondit pas. Avait-il seulement entendu la question ? Il semblait être parti vagabonder dans un autre monde, en compagnie d'on ne sait quelles créatures inconnues des humains. Mais peut-être

ne s'était-il rendu là-bas que pour questionner ses amis d'outre-réalité, car bientôt il se leva, alla chercher des crayons et du papier et se mit à griffonner, à une vitesse prodigieuse, des schémas d'une grande complexité.

« Ces motifs, là, pointait le géologue, me rappellent certaines structures des météorites ferreuses...

— Les assemblages de molécules organiques ressemblent à ce qui est dessiné ici...

— L'orientation de ces pointillés m'évoque l'effet d'un champ électromagnétique sur des particules en suspension dans un fluide... »

Chacun y allait de son commentaire. Tous avaient les yeux fixés sur les feuillets, absorbés dans la réflexion, hochant la tête ou se grattant la barbe, ajoutant parfois des notes, complétant un schéma, se lançant dans des calculs, posant des questions, cherchant les réponses...

La soirée se prolongea jusqu'à l'aube, lorsque les canons sonnèrent la fin de cette bouillonnante séance de recherche scientifique.

**LA SUITE DANS LE RECUEIL**